

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens d'argent valent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

BIEN des années se sont écoulées depuis que, par une étouffante matinée du mois d'août, Marie de Pologne, femme de Louis XV, se levant avec une disposition de migraine, avait spontanément répandu tout autour d'elle l'influence de sa mélancolique humeur. Une de ses filles d'honneur, plus adroite que les autres, voulut ramener la gaité dans le boudoir royal, et,

traitant Sa Majesté en femme, s'approcha d'elle, et lui présentant deux jolis petits pots de vermeille, dont le couvercle se soulevait par un croissant tout composé de pierreries : « Voici, dit-elle, la crème au baume de la Mecque, dont l'ambassadeur turc s'est permis de faire une offrande à Sa Majesté. Rien, dit-on, ne surpasse la propriété de cet excellent cosmétique. Les femmes qui s'en servent n'ont point de rides, point de boutons, point de gerçures ; leur peau, toujours fraîche, unie, conserve un éclat parfait. — Donnez donc, dit la reine en souriant ; faisons de suite l'épreuve de ce précieux procédé, et jugeons si la coquetterie des femmes du harem a été plus ingénieuse que celle de tant d'autres femmes qui n'ont jamais pu arrêter les ravages des années. » Aussitôt dit que fait, la migraine est oubliée, et voilà la princesse et toute sa cour étalant sur leurs joues le baume miraculeux. Elles recommencèrent le lendemain, puis le surlendemain, puis plusieurs jours encore ; et, s'apercevant que réellement leur teint en ressentait un avantage évident, elles s'occupèrent à obtenir le secret de cette bienfaisante composition, et le communiquèrent d'année en année jusqu'en 1819 où la recette en fut transmise à M^{me} Marie, qui, après l'examen de célèbres médecins et chimistes, rendit à la société et au commerce la crème au vrai baume de la Mecque, que nous citons aujourd'hui comme une des inventions les plus favorables à la beauté (1).

— Les élégantes qui vont aux eaux font faire une quantité de peignoirs plus ou moins élégans : c'est le costume de rigueur. La petite duchesse de C*** n'en emporte pas moins de trente-six. Six en perkaline et mousseline de couleur, dix-huit en jaconas blanc, six en mousseline garnie de broderie ou de dentelle, et six soit en foulard à dessins perses ou taffetas uni brodé au tour en soie plate.

— Les élégantes ne portent plus que des bas en fil d'Écosse. Les bas en coton, tels fins qu'ils soient, indiquent *horriôlement*, disent nos petites maîtresses, *la province, le Marais ou la rue St.-Denis*.

— On ne s'explique pas trop l'usage auquel sont destinés

(1) M^{me} Marie, peintre en miniature, rue Traversière-St.-Honoré, n^o 37, et au Dépôt, aux Bains, rue Taranne, n^o 12.

des bas en soie brodés en or, que l'on voit étalés dans quelques grands magasins. Cette mode pourrait, tout au plus, prendre dans le cœur de l'hiver. En attendant on voit aussi beaucoup de bas brodés en couleur, qui s'achètent par des femmes de bon ton.

— Les guingans sont tombés à un si bas prix maintenant, que les femmes les plus économes se permettent d'en acheter des robes par douzaines. On a imité sur cette étoffe tous les dessins des mousselines, des foulards, et aujourd'hui on est retombé au goût des petites mouches sur des fonds en couleurs; on en voit d'amaranthe ayant des mouches noires, rose à mouches blanches, bleu à mouches jaunes, et beaucoup de robes en guingan uni sont frappées à l'instar des robes brodées. Bien que ces dernières robes fussent très-jolies, on ne peut douter que leur mode ne survivra pas à la saison.

— On voit de charmantes robes en batiste, sur lesquelles sont imprimés des dessins dans les couleurs les plus variées. M^{me} de St.-A., qui a une de ces réputations les mieux fondées pour la toilette, portait ces jours derniers une de ces robes, dont le fond blanc était traversé par des guirlandes de petits œillets de toutes les nuances. Le volant, posé en travers sens, était festonné en coton de diverses couleurs, et le feston disposé de manière à ce que chaque écaille représentait une fleur d'œillet assortie à celles peintes sur l'étoffe.

— On voit encore, chez tous les marchands de nouveautés, une grande quantité de ceintures peintes. Cette fantaisie est devenue pour le moment une branche d'industrie; car il y a des artistes qui s'adonnent entièrement à la peinture des rubans que l'on fait ordinairement assortir aux robes avec lesquelles on désire les porter. Les ceintures, se portent très-larges; les plus élégantes, au lieu d'être peintes, sont brodées en soie. Cet ouvrage, qui n'est ni très-long, ni très-embarrassant, se trouve aujourd'hui entre les mains de beaucoup de nos jeunes femmes.

— Un ouvrage moins prompt à se terminer, mais que nous avons aperçu depuis quelque tems dans plusieurs jolies mains, sont de petites broderies en laine ou coton de couleur, exécutées sur les mousselines à larges raies claires sur mat. Une petite guirlande brodée sur la raie en mousseline claire, produit les plus jolies robes possibles.

— Sur des robes en guingan uni, on voit assez souvent des pélerines pareilles, garnies d'une double rangée de tulle uni et ayant une ruche de tulle autour du cou. Ce simple accessoire, tout modeste qu'il soit, donne beaucoup de fraîcheur et d'élégance à la robe.

— On voit quelques jolies petites écharpes, dites cravates, en mousseline blanche brodée en couleur, nouées autour du cou.

— Quelques robes en organdi ont les volans festonnés en couleurs tranchantes. Nous en avons remarqué une bleu pâle, festonnée en soie paille; elle était portée avec une écharpe de crêpe de Chine, couleur paille, brodée en bleu. Un chapeau de paille d'Italie, ayant deux saules, l'un bleu, l'autre paille.

VARIÉTÉS.

UNE AVENTURE.

(Fin. Voir le dernier Numéro.)

Je suivis mes guides à travers une longue suite de chambres, de vestibules et de galeries, jusqu'à une aile neuve de bâtiment où je trouvai le marquis entouré d'une grande quantité d'hommes dont les visages sombres me firent une singulière impression. Cependant il me reçut avec une grâce, une amabilité, qui eurent bientôt dissipé mes premiers soupçons, et m'en firent même rougir.

Nous passâmes la soirée à causer gaîment, et quand l'heure du coucher fut arrivée le marquis s'excusa de ne pouvoir me donner une chambre selon son désir, toutes celles du château étant occupées par sa nombreuse compagnie: je le priai de ne point s'occuper d'un soin si peu important, et après avoir salué tout son monde, je suivis le domestique qui devait me conduire à mon appartement.

Quand il m'eut quitté, je jetai les yeux autour de moi: ma chambre était dans un état de délabrement complet. Les fenêtres tout ébranlées semblaient prêtes à céder au moindre coup de vent, les fauteuils et les chaises portaient d'infailibles témoignages de l'activité destructive des rats. Après



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N.º 2. pres le passage de l'Opéra.
Chapeau de paille de riz, Robe de reps indien de M^{me} Michel. Rue neuve
des petits champs N.º 33.

m'être assuré que j'étais bien seul, je fermai ma porte à double tour, j'éteignis ma lumière et me jetai sur mon lit où je fus bientôt plongé dans le sommeil le plus profond. Au milieu de la nuit, je fus tout à coup éveillé par un effroyable bruit qui me fit croire que le bâtiment venait de s'écrouler sur lui-même. C'était un de ces éclats de tonnerre si fréquens dans ces régions élevées, et dont il est impossible de se faire une idée si l'on n'a voyagé dans ces pays de montagnes. Tous les élémens semblaient jetés dans la confusion : la pluie venait frapper contre mes vitres, le vent les agitait violemment, les éclairs se succédaient ; on aurait dit que la nature bouleversée était tombée dans un affreux chaos. J'entendais le bruit de la foudre répété par les échos de montagne en montagne, comme la lugubre et solennelle annonce du dernier jour de la création.

Un violent ouragan vint ouvrir ma fenêtre avec fracas : je me levai pour la refermer, et je n'aperçus pas sans étonnement des lumières assez nombreuses dans une partie latérale du château. En regardant avec plus d'attention, je fus frappé par un spectacle qui me saisit d'épouvante et d'horreur. Je découvris dans une énorme salle une multitude d'individus assis en rond autour d'une table couverte de drap noir, sur laquelle se trouvaient plusieurs poignards, et la personne qui semblait présider cette réunion funèbre et mystérieuse, c'était le marquis lui-même : à ses gestes répétés je vis qu'il s'exprimait avec une grande véhémence, mais la distance m'empêchait de saisir aucune de ses paroles.

Mon sang circulait violemment dans mes veines et je demurai plusieurs instans sans mouvemens comme si j'eusse été frappé de mort. Plus de doute, je me trouvais dans un repaire de brigands, et sans doute ces misérables, inquiets de mon arrivée inattendue, délibéraient s'ils ne me donneraient point la mort pour s'assurer de mon silence. Je pensai qu'au moins le marquis cherchait à me défendre et refusait de violer par un meurtre les lois de l'hospitalité.

Aussitôt que la première émotion de la crainte se fut calmée, je devins moins agité et me résignai à mon sort quel qu'il fût. Je m'habillai aussi bien qu'il était possible dans ces ténèbres, je pris mes pistolets, et, m'asseyant dans un fauteuil, j'attendis les événemens.

Dans cette cruelle situation, l'esprit agité par mille sombres pensées, flottant entre la crainte et l'espoir, le salut et l'assassinat, je vis poindre les rayons du jour; bientôt l'horloge sonna huit heures. Le domestique qui m'avait accompagné la veille au soir, vint pour m'éveiller: je n'en avais nul besoin, mais je présentai le désir de sortir de bon matin pour courir dans les environs, et je fis seller mon cheval.

Aussitôt que je me trouvai hors des murs du château, je rendis grâces à la providence dont la protection m'avait arraché à des dangers aussi imminens, et, sans perdre plus de tems, je me hâtai de retourner à Terni. Je pensai qu'il serait aussi imprudent que dangereux de faire connaître mon aventure avant d'avoir gagné quelque lieu de sûreté, et en conséquence je me rendis en toute hâte à Rome.

Revenu de mes inquiétudes, je me mis à jouir de ma sécurité et me félicitai bien sincèrement de n'avoir pas été victime des assassins qui m'avaient tenu si près d'eux.

Quelques jours après, je me trouvais dans un café; un journal me tomba sous la main: les premières lignes que je lus m'apprirent que le marquis de Castelbruno venait d'être dénoncé et jeté en prison comme un des principaux chefs des carbonari.

MÉLANGES.

THÉÂTRE ITALIEN. — La reprise d'*Il Crociato in Égypte* attire quelque monde à ce théâtre. Parmi les morceaux qui ont produit la plus vive sensation, il faut citer le duo dramatique entre Donzelli et M^{me} Pisaroni. Cette cantatrice a procuré beaucoup de succès à la cavatine de Mercadante. M^{lle} Blasis, moins intimidée, a été plus satisfaisante dans le rôle de Palmide.

VARIÉTÉS. — Si les plus courtes folies sont les meilleures, celle que le théâtre des Variétés nous a donnée a besoin d'être fortement abrégée. *Le Farceur de Société* sera plus farce quand il sera moins long. Néanmoins cet ouvrage a réussi sans opposition. Les auteurs sont MM. Rochefort et Hippolyte.

NOUVEAUTÉS. — *Le Cousin Giraud* qui, sous les traits de Potier, s'est montré aux Nouveautés, est un brave garçon qui fait tout ce qu'il peut pour se concilier la bienveillance des

spectateurs, mais ceux-ci le paient d'ingratitude et ne tarderont pas à le laisser dans un entier abandon.

— M^{me} Joséphine-Glofsop Demeric, chanteuse française, qui a débuté avec avantage à l'Académie Royale de Musique, vient d'obtenir un brillant succès sur le Théâtre Royal Italien de Lisbonne où elle est engagée; elle y a débuté dans la première représentation de l'opéra intitulé *il Posto Abbandonato*, composition du célèbre Mercadante, directeur de musique du même théâtre.

M^{me} Demeric a mérité les plus vifs applaudissemens par l'éclat de sa voix expressive et toujours juste, elle joint au goût de l'école moderne beaucoup d'entente de la scène.

— La pension que la reconnaissance de la patrie a décernée à la sœur du brave et immortel Bisson, vient de servir de prétexte à une escroquerie. Un étranger se présente en habit galonné, chez M^{me} veuve Bisson mère; cette dame étant au lit, malade, et ne pouvant le recevoir, M^{lle} Bisson lui demande quel est l'objet de sa visite. « J'ai une lettre à lui remettre, dit-il. — De la part de qui? — De la part de M. le ministre de l'intérieur. » L'étranger est enfin introduit et remet la lettre suivante: « C'est avec un profond respect que les tambours et musiciens de la ville, dépendant du ministre de l'intérieur, *vient*, comme c'est l'usage, vous présenter *son* respectueux salut, et vous féliciter sur la pension qui vous est accordée par un gouvernement qui se plut toujours à être juste et à récompenser toujours le vrai mérite, les services et la vertu. *Peux* habitués à la louange, ils ne savent que former des vœux pour votre double satisfaction, malgré vos pénibles souvenirs, votre bonheur et votre prospérité. Les tambours et musiciens de la ville sont en attendant l'honneur de votre réponse, etc. » La réponse... c'était de l'argent. L'individu voyant que ces dames, un peu embarrassées, voulaient consulter un parent sur ce qu'elles devaient faire: « Ce n'est pas la peine de consulter, dit-il, votre générosité... » On lui offre 30 francs. « C'est bien peu, dit-il, nous sommes vingt-quatre. » Une pièce de 20 francs est ajoutée, et ne le contente encore que très-peu. Cependant il offre de faire monter ses camarades pour remercier M^{me} Bisson, qui, au contraire, le charge de leur dire qu'elle les remercie du compliment. A peine est-il sorti, que ces dames s'aperçoivent qu'elles ont été dupes; car l'individu s'esquive dans la rue, sans avoir aucun camarade avec lui. (Journal des Voyageurs.)

PUBLICATION NOUVELLE.

Pour faire suite à toutes les éditions des MILLE ET UNE NUITS, et surtout aux belles éditions in-8° :

Contes Inédits
DES MILLE ET UNE NUITS,

Extraits de l'original arabe par M. *Joseph de Hammer*, premier interprète de S. M. l'empereur d'Autriche, pour les langues orientales, etc., etc., traduits en français par M. *J.-S. Trébutien*, membre de la Société Asiatique de Paris.

Trois beaux vol. in-8° pap. fin satiné..... 21 fr.
pap. vélin très-fort..... 42 fr.

A la Librairie Orientale de Dondey-Dupré père et fils, rue Richelieu, n° 47 bis. — (L'ouvrage sera envoyé *franc de port* aux personnes des départemens qui en feront la demande directe aux éditeurs.)

Les *Contes Inédits* que nous annonçons, et dont l'impression fait honneur aux presses de MM. Dondey-Dupré, deviennent le complément indispensable de toutes les éditions des *Mille et Une Nuits*, notamment de celles publiées concurremment par MM. Ed. Gauttier et Destains. Ce sont les mêmes format, caractères et papier. Nous croyons pouvoir assurer que cet ouvrage offre une lecture pleine d'intérêt aux gens du monde qui veulent charmer leurs loisirs par d'agréables et riantes fictions, comme aux personnes qui se livrent à l'étude précieuse des mœurs et de l'histoire des peuples. Enfin, si nous voulions flatter le goût du jour, nous dirions que la plus grande partie de ces contes sont de véritables *Romans historiques*, qui méritent pour le moins autant ce titre que ceux du célèbre *baronnet écossais*

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Ce, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est joint la Planche 572.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.